

Franck Villemaud

Extrait de

# *Palissade*

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2014, Tournada Éditions

## 0

Fred est mort il y a six mois à peu près, une nuit de fin d'été 2014.

Il allait avoir bientôt quarante ans.

On a découvert son corps calciné sur les restes de son canapé calciné, au milieu de sa petite maison calcinée.

Ça n'a rien eu de très surprenant pour les rares personnes l'ayant connu de près : pour être honnête, je crois que j'avais consacré l'intégrale de ma vie à mourir, alors au bout du compte on peut considérer que c'était une forme d'aboutissement.

Ah oui ! parce qu'au fait : Fred c'est moi, enfin c'était.

Et pour parvenir à ma fin, j'aurai malgré tout eu besoin d'un peu d'aide, une forme d'assistance technique, on va dire.

En la personne tordue de Roland.

Roland, 52 ans, ancien légionnaire.

Roland, l'ami de ma vie.

L'ami de ma vie qui aura débranché mes derniers fils pour m'offrir enfin le repos, du moins je l'espère.

Roland, rencontré un an presque pile avant ma mort, au tout début du dernier acte de la vie de Fred.

Au tout début du compte à rebours.

Ne vous inquiétez pas : je vais tout vous raconter, en tâchant de ne rien oublier.

Mais à vrai dire comment oublier quoi que ce soit de ce qu'il s'est passé jusqu'à disparaître ?

Alors tout.

De ce que j'ai vu, de ce que j'ai vécu, de ce que j'ai compris qu'il avait dû se produire durant mes quelques absences aussi.

Il faut que vous ayez tout en main, c'est important ; chaque détail, élément, sentiment.

Il faut que vous puissiez palper la moindre petite onde, de tension ou plaisir.

Il faut vous baigner jusqu'au cou dans notre atmosphère, messieurs dames ; on vous invite, n'ayez pas peur.

D'ailleurs tiens, qu'est-ce que vous diriez d'un peu de musique ?

Attention, c'est de la bonne, hein, une petite bande originale de derrière les fagots concoctée

par vos chers camarades Fred et Roland – et ils en connaissent un bout, Fred et Roland, en matière de bonne musique.

Bon, peut-être vous ne connaîtrez pas tout, puis peut-être d'ailleurs que vous n'avez pas du tout envie d'écouter de la musique, à l'heure qu'il est.

Ne vous inquiétez pas, il n'y a rien d'obligé.

Mais disons que pour Roland et moi, la musique c'était tellement vital, tellement part intégrante de notre histoire, que si je veux vraiment que vous puissiez vraiment tout appréhender de ce qu'on a vécu tous les deux, je me dois de vous faire tout partager, jusqu'au moindre mot, jusqu'à la moindre odeur et jusqu'au moindre son, donc.

Là, par exemple, c'est là où j'apparaîtrais.

Visuellement, je veux dire.

Devant vos yeux à vous, je veux dire.

Ce serait au tout début de l'histoire et on me verrait à ma table de jardin, sur ma petite terrasse gravillonnée, à quelques mètres en avancée et à gauche de la palissade me séparant de la cour de Roland.

J'aurais une bière posée devant moi, une cigarette au bec et une chemise grande ouverte sur mon torse bien sec.

J'aurais certainement le regard un peu vide, un peu hagard et fatigué, surtout fatigué, et je froterais certainement une de mes paumes avec le

pouce de l'autre main – chaque pouce et paume à tour de rôle et sans m'en rendre compte, sans doute ; c'est mon tic à moi, ça, apparemment, c'est Roland qui me l'a fait remarquer un soir et je n'arrive pas à m'en défaire – d'ailleurs je crois bien que je m'en fous royalement.

Je serais perdu dans mes pensées, en train de me refaire le film des quelques jours et heures précédant mon arrivée là, à cette petite table qui sans le savoir s'apprêterait à être le théâtre de quelques scènes à ranger en bonne place dans l'anthologie de ma vie.

Et puis pour accompagner tout ça, on se mettrait un petit Jack the Ripper, tiens : *In a bar with Billy Kunt*.

Cinq secondes de trompette en intro, cinq minutes à suivre de ballade instru à la guitare.

Que du bon, je vous dis.

Du bien meilleur, en tout cas, que mes pensées sur l'instant...

Ça ne sera pas si mal.

Ce sera déjà ça, en tout cas.

Ce sera ça, alors.

36 rue de Sauviat, trente-cinq mètres carrés en duplex, une mini-maison avec une petite cour devant, à l'arrière d'un immeuble en pierre, trois étages inhabités pour l'instant, même si les noms des anciens locataires sont restés sur l'interphone à l'entrée – une histoire de bataille d'héritage, le type de l'agence a dit, c'est loin d'être réglé si vous voulez mon avis. Du coup il n'y a que le rez-de-chaussée qui est habité – en face de vous, là, derrière la palissade qui sépare la cour : un monsieur que vous ne verrez pas souvent, je crois qu'il travaille à l'épicerie de nuit et dort une bonne partie de la journée. Une tête de mule, celui-là – il n'a jamais voulu vendre son appartement à l'ancien propriétaire des autres, malgré des ponts d'or. Vous avez une caution pour le loyer ?

Oui, j'ai une caution.

Bidon, évidemment – je n'ai plus de famille depuis longtemps et personne d'assez proche pour prendre le risque d'assumer un boulet dans mon genre.

Alors un peu de tchatche bien négociée et le type de l'agence a accepté que je transmette les avis d'imposition de mon cautionnaire un peu plus tard – mon père est un distrait, j'ai hérité ça de lui d'ailleurs, mais ne vous inquiétez pas, il va remettre la main dessus. Je paierai le loyer et ils oublieront bientôt de me les réclamer, en tout cas je mise là-dessus.

Tout ça pour dire qu'à bientôt quarante ans, j'avais donc encore besoin que quelqu'un se porte caution pour moi, le genre de petits trucs qui a tendance à bien vous ramener à la réalité de ce que vous êtes et du caractère légèrement minable de votre existence.

En même temps, je n'avais pas besoin de ça, j'avais déjà pleine conscience de l'inattaquable désintérêt de ma vie du moment, comme du caractère proprement sinistre de l'avenir qui m'attendait à partir de maintenant.

À partir d'un dernier dimanche de juin exactement, un dimanche de fin de règne, celui quasi sans partage d'un bonheur factice sur la réalité de mon insignifiance.

On s'est regardés, tournés autour un moment en s'évitant, cherchant chaque fois le coin le plus



opposé à l'autre dans la maison, histoire de retarder malgré tout encore un peu l'instant de dire les mots qu'on n'avait plus d'autre choix que de se dire, que ça y est on est au bout, que s'il te plaît ne nous gâchons pas, arrêtons, arrêtons avant de ne plus nous aimer.

C'est elle qui a trouvé le courage en premier, comme souvent, et c'est moi alors qui me suis chargé d'acquiescer, comme toujours – pire : qui, sur l'instant, me suis sans rire trouvé intelligent et raisonnable et presque formidable à le faire.

Vraiment, j'étais fier de moi, vraiment : autant de courage, autant d'intelligence de vie, autant de refus de s'avilir à pleurer ou supplier de se donner encore une chance – j'ai trouvé ça beau, moi, vraiment beau.

Connard.

Illustre connard de bientôt quarante ans sorti depuis à peine une dizaine de jours de l'hôpital psychiatrique ayant accueilli les retombées inévitables et sans pitié de son dernier acte de bravoure dominicale.

Pour à peine une dizaine de jours s'ensuivant de squats en cybercafés, à la recherche d'un appartement où accueillir ce qu'il reste de ma peau.

Un appartement dont je viens de signer à l'instant le bail, une fois que le type de l'agence a eu bien contrôlé que le document de caution paternelle était conforme.

Ce sera ça, alors.

J'avais quand même pris soin de me trouver une location à proximité de chez elle, je voulais pouvoir la croiser autant que possible, qu'elle me voit malheureux et puisse dans l'idéal en culpabiliser. Ou mieux encore peut-être, que je la vois moi, rapidement ou dans quelques semaines, accompagnée d'un autre jusqu'à son pas de porte, ou en sortant, et me voir alors offrir une chance de sombrer plus profondément encore, ainsi cocufié par mon ex pas de porte.

Tout en grandeur d'âme de façade, je lui avais tout laissé évidemment, ce qui m'appartenait avant elle comme ce que nous avons acheté en commun pour la maison, nous répartissant à peu près équitablement alors le paiement des meubles et accessoires ménagers. J'avais tout laissé derrière moi, mes CD et DVD comme le futon, la télé 71cm comme la vaisselle, jusqu'à l'outil le plus fidèle pourtant à tout néo-célibataire, ce micro-onde où gonflent et ramollissent tant de pâtes à pizza aux jours seuls. Je n'avais finalement conservé que ma fidèle guitare et mon fidèle ordinateur, nourri depuis tout petit de toutes les musiques que j'avais téléchargées on ne peut plus illégalement.

Le mobilier de survie pour mon nouveau palace, je l'avais sinon dégotté quelques jours plus tôt sur Leboncoin – un mec qui changeait de ville

et de vie, qui se débarrassait de tout à très bas prix et s'offrait même de tout livrer à domicile sans frais supplémentaires.

Je l'ai délesté d'un petit frigo et d'un canapé, un convertible aux dimensions monstrueuses que je n'eus d'autre choix que de coller contre les convecteurs électriques muraux, la seule place où il pouvait loger, et encore. Mais je m'en foutais : l'hiver était loin, et moi tout aussi loin de me projeter jusque-là ou de me soucier d'une quelconque impossibilité de chauffage en temps voulu, alors sus aux convecteurs – j'emmerde les convecteurs, à peu près autant que des micro-ondes.

Le type m'a laissé en bonus une table et deux chaises de jardin piquées de rouille « là où je vais j'ai pas de jardin et j'arriverai jamais à les fourguer, il a dit, alors si ça peut vous être utile, c'est cadeau. »

Il devait être onze heures du matin quand son pote et lui sont finalement repartis.

Je me suis posé sur ma terrasse, histoire de retarder le plus possible le moment d'investir ma nouvelle maison qui m'écœurait déjà.

J'ai allumé une cigarette, me suis servi une première bière, puis me suis tranquillement effondré en larmes, tout en me disant entre deux sanglots morveux qu'il faudrait que je repeigne bientôt les murs blancs du rez-de-chaussée qui me

rappelaient trop l'hôpital, voire que je repeigne ceux couleur chocolat de la mezzanine, histoire au moins de perdre du temps à quelque chose de parfaitement inutile qui me donnerait malgré tout l'illusion sur l'instant de faire quelque chose d'utile.

En rouge vif, tiens, pourquoi pas ?

En rouge vif ce serait peut-être chouette.

Ou pas.

Mais demain en tout cas, là pas le temps, là je fume et bois et pleure.

Là je suis seul depuis environ quatre minutes trente dans une minuscule cour gravillonnée, à une enjambée au-delà de mes forces de trente-cinq mètres carrés désormais meublés, et je crève de peur.

Mais ce sera ça, alors.

Et ça ne sera pas si mal, finalement.

Peut-être ici, finalement, dans quelque temps, je vais enfin pouvoir recouvrer un peu de calme.

[Et là, pan !

À peine le mot « calme » fini de prononcé, je vous envoie d'un coup d'un seul Jim Jones Revue, *The Princess & The Frog*, et les hurlements de Jim Jones sur un piano en furie furieuse.

Oui, parce que bien évidemment, à partir de ce jour-là, absolument plus rien ne serait absolument plus jamais calme.

Bien au contraire...]

Disponible le  
10 décembre 2014  
au format papier & numérique

sur

[www.taurnada.fr](http://www.taurnada.fr)

&

[librairie.immateriel.fr](http://librairie.immateriel.fr)



**Taurnada Éditions**

[www.taurnada.fr](http://www.taurnada.fr)

ISBN : 978-2-37258-005-2 (PAPIER)  
ISBN : 978-2-37258-006-9 (EPUB & MOBI)